

# « L'Ombre du rêve »

Le fond est toujours noir. Les ombres y sont juste un peu plus noires.

D'abord cela flotte, danse derrière des bulles de verre un peu désuètes qui ont pu abriter en leur temps des tours Eiffel ou des vues de mer avec coquillages peinturlurés. Ou bien ce sont des cadres précieux, que l'on imagine chargés de fétichisme pour couronnes de mariées, qui abritent les ouvrages de Gérald Bortoluzzi. Ouvrage, œuvre, virtuosité, patience : il y a, dès le premier regard, quelque chose de l'ex-voto ou de la boîte de religieuse fabriquée dans la solitude d'un couvent, une austérité certaine et une joyeuseté évidente aussi, celle d'un jeu formel inventif en diable et tellement ludique, sorte de plaisanterie d'archange...

Ça intrigue drôlement. On met ses lunettes ou bien on saisit une loupe. Surgit encore mieux un microcosme, un petit monde merveilleux de finesse qui fourmille de vies, alors que pourtant, tout semblait sacrément au départ, posé là pour l'éternité et l'oubli.

Ça grouille même, ça cavale, chevauche, court dans tous les sens : petite armée de figures diaphanes qui nous rappellent des choses. On a déjà vu cela quelque part. On s'est déjà ému auparavant de formes ou de constructions semblables. Les figurines nous disent bien qu'elles se sont déjà amusées ainsi à chevaucher des dragons et des dinosaures, à griller comme des cigarettes pour être canonisées tôt ou tard dans une bulle quelconque qui déclarera que le Paradis et l'Enfer existent bien et qu'ils sont tout aussi tentants l'un que l'autre...

Ça y est, vous y êtes, mais oui... c'est le cavalier de l'Apocalypse, de qui déjà ? Et puis c'est Bosch et son Jardin des délices, et Saint Antoine en pleine tentation, résistant sans fin à des êtres de rêves. Tout est rêve, ce ne sont que des êtres de papier, des ombres blanches, des *modelli* en attente de devenir autre chose, ou plutôt non, des *modelli* qui sont enfin élevés au rang d'œuvres d'art, qui jouissent de ce statut privilégié d'être là dans cette délicatesse et rigueur artistique. Car rien n'est laissé au hasard. Et la pince de crabe, collectée au phare de l'Espiguette, arrive à point nommé pour soutenir cette composition en spirale tournante, baroque, magistrale.

On se régale, on vit dans ce monde magique avec la percée des yeux. Rien que le regard pour l'habiter. On devient ces petits fantômes à cheval sur des bouts de carcasses à lapin ou lézard. On a compris le jeu. On jubile !!!

On parcourt lentement maintenant ce dessin vertigineux du papier à cigarette translucide qui dessine dans une énergie époustouflante sur fond noir - comme un émail blanc sur sombre - les formes élégantes d'un alphabet somptueux.

On s'émerveille de ces trésors perdus et retrouvés : dents, bouts de cartilage de raie, graines étranges, crânes d'oiseaux ou de poissons, mues de cigales. Et entre Nature et Peinture, dans ce jeu exquis du va-et-vient de la représentation, on oscille, on franchit deux mondes, celui de la réalité et celui de l'art. En ricochets, on revisite le Prado, la pinacothèque de Vienne, et on marche au bord de la mer, on se penche sur des creux de marées basses. Tout est vertige et songe. Tout est d'une grande beauté.

Bien sûr, dans cette jubilation que vous éprouvez, il y a toutes les réminiscences de votre enfance, celle des petits soldats de plomb ou de plastique, les *Dinky-toys* ou autres divins trésors dont vous vous êtes rempli les poches en d'autres temps.

Bien sûr, dans cette fascination qui vous scotche derrière toutes ces parois de verre, il y a d'autres trésors lumineux dont l'émotion vous revient intacte dans les créations si subtiles de ce rêveur de Gérald. De ce rêveur, songeur, philosophe et chineur. Promeneur, collectionneur, baladeur et découvreur... artiste toujours en éveil de merveilles quelconques.

Sa fulgurante poésie du monde, il vous l'offre dans ses dépositions à lui. Autres paperolles proustiennes ou couventines que vous aimeriez contempler avant de vous endormir pour en rêver encore un peu, afin de poursuivre de tels cauchemars à ravissement en continuant de vous demander : « Mais... d'où viennent-ils ces petits êtres » ?

Et Gérald vous répondra : *ils viennent de la fameuse figure contorsionnée du Cauchemar de Füssli (qui vient elle-même d'un sarcophage romain que j'ai en carte postale d'ailleurs..) sorte de leitmotiv, avec un zeste d'hystérie de la Salpêtrière (je cherche toujours ce premier bouquin de Didi-Huberman)...*

Jacquie Barral

Montpellier, le 14 septembre 2013